

De l'entreprise capitaliste à l'entreprise nazie : une même absence de conscience morale (par Günther Anders)

11 août 2021

Le texte qui suit est un extrait de l'excellent livre de Günther Anders intitulé *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, initialement paru en 1956 (traduction française publiée en 2002 par les éditions de l'Encyclopédie des Nuisances/lvrea). Anders y expose en quoi les abominables crimes des nazis ont été rendus possibles et même favorisés par le fonctionnement général du capitalisme (qui, de la même manière, pour la même raison, génère en permanence toutes sortes de désastres sociaux et écologiques).

L'« instrumentalisation » : nous ne sommes plus des « agents » mais seulement des collaborateurs. La finalité de notre activité a été démantelée : c'est pourquoi nous vivons sans avenir, sans comprendre que l'avenir disparaît, et donc « aveugles à l'apocalypse ».

Tout le monde sait que notre façon d'agir et donc de travailler a aujourd'hui fondamentalement changé. À l'exception de quelques survivances dépourvues de signification, le travail est devenu une « collaboration » organisée et imposée par l'entreprise. J'insiste bien sur le fait que cette contrainte est *imposée* par « l'entreprise », car si le travail solitaire n'a certes jamais constitué l'essentiel du travail humain, ce dont il s'agit désormais n'est justement plus de travailler avec les autres, mais d'être au service de l'entreprise (à laquelle celui qui travaille doit allégeance alors qu'il ne peut même pas, lui, se la représenter dans sa totalité), entreprise dont les autres employés ne sont eux-mêmes que des rouages.

C'est une banalité. Mais ce qui vaut pour notre travail vaut aussi — ce fait est moins trivial mais non moins important — pour notre « action » ou plutôt pour notre « activité », car parler d'« action » et affirmer que nous sommes des « agents » sonnerait déjà à nos oreilles (et cette remarque doit être prise au sérieux) comme une exagération. Abstraction faite de quelques rares secteurs, notre activité, désormais inscrite dans le cadre d'une entreprise organisée sur laquelle nous n'avons pas prise mais qui nous impose ses contraintes, se réduit à une *collaboration* placée sous le signe du conformisme. Chercher à estimer quelle proportion d'activité et de passivité entre dans telle ou telle « collaboration », à délimiter où s'arrête la pure exécution et où commence la part d'initiative, est aussi vain qu'essayer d'analyser les gestes que requiert l'utilisation d'une machine en essayant de distinguer ceux qui sont actifs et ceux qui ne sont que réactifs. Cette distinction est devenue secondaire. L'existence de l'homme actuel n'est plus, la plupart du temps, pure « activité » ou pure « passivité ». Il n'est plus ni complètement actif ni complètement passif, mais plutôt « neutre », à mi-chemin entre l'activité et la passivité. On peut donc qualifier son existence d'« instrumentalisée ».

L'« instrumentalisation » règne partout : dans les pays qui imposent le conformisme par la violence, et aussi dans ceux qui l'obtiennent en douceur. Comme c'est bien sûr dans les pays totalitaires que ce phénomène est le plus clair, je prendrai, pour illustrer ce qu'est l'« instrumentalisation », l'exemple d'un comportement typiquement totalitaire.

Au cours des procès où l'on a jugé les « crimes contre l'humanité », on a très souvent constaté que les accusés étaient vexés, consternés, voire indignés qu'on leur demande « personnellement » des comptes pour les mauvais traitements infligés à ceux qu'ils avaient effectivement maltraités et pour les meurtres de ceux qu'ils avaient effectivement tués. Il serait absolument erroné de ne voir dans ces accusés que des cas de déshumanisation et d'entêtement extrêmes. Ce n'est pas « bien qu'ils aient collaboré », mais le plus souvent « parce qu'ils ont *seulement* collaboré » qu'ils se sont révélés incapables de repentir, de honte, ou même de la moindre réaction morale. C'est parfois précisément « *parce qu'ils avaient collaboré* », autrement dit parce que pour eux, « être moral », c'était nécessairement se conduire d'une façon complètement « instrumentalisée », qu'ils avaient bonne conscience (d'avoir personnellement « collaboré »). Voilà comment ils auraient pu formuler ce qu'ils voulaient dire avec leur « entêtement » : « Si seulement nous avions su ce que vous attendiez de nous ! À l'époque, nous *étions* en règle (ou, si vous voulez, "moraux"). Si une nouvelle entreprise a aujourd'hui remplacé celle à laquelle nous avons collaboré à l'époque d'une façon satisfaisante, *nous* n'y pouvons rien ! Aujourd'hui, c'est avec celle-ci qu'il est "moral" de collaborer ; à l'époque, c'était avec celle-là. »

Aussi horribles que soient les crimes que cette attitude a rendus possibles, qui les regarderait avec étonnement comme des blocs erratiques égarés dans notre époque s'interdirait par là même de les comprendre, parce que ces crimes perdent toute réalité, du moins toute réalité compréhensible, dès lors qu'on les considère comme des faits isolés.

On ne peut comprendre ces crimes qu'à partir du moment où on les envisage dans leur contexte, c'est-à-dire quand on se demande à quel type d'action ils correspondent, à quel modèle d'activité ils se conforment. La réponse est que, dans la situation où ils les ont commis, leurs auteurs — du moins bon nombre d'entre eux — ont fondamentalement adopté le comportement auquel ils avaient été conditionnés par l'entreprise, auquel celle-ci les avait habitués.

Cette affirmation peut bien sûr sembler choquante. Il est sans doute inévitable qu'elle soit tout d'abord mal comprise, car il n'existe pas d'entreprise (du moins parmi celles qui se nomment « usines » ou « bureaux ») où l'on prépare à tuer en masse ou à torturer. Ce que nous voulons dire est bien plus trivial, Il s'agit seulement d'un fait qui se constate tous les jours mais n'a que rarement été examiné jusque dans ses dernières conséquences : le fait que *le principe de l'« instrumentalisation »* et du conformisme, la collaboration neutre, « à mi-chemin entre l'activité et la passivité », *domine aujourd'hui dans toute entreprise*. Personne ne peut plus être personnellement tenu pour responsable de ce qu'il fait ; son activité semble ne plus avoir pour lui aucune conséquence effroyable ou immédiate. Cette conception a cours partout : elle a valeur d'évidence aussi bien à Detroit ou à Wuppertal

qu'à Stalingrad. Il est caractéristique de l'entreprise en général, du moins de la grande entreprise telle qu'elle domine aujourd'hui, d'exiger (quelle que soit la fin qu'elle poursuit) un engagement total de la part de ceux qui travaillent pour elle ; il est caractéristique, par ailleurs, de celui qui travaille pour l'entreprise d'« agir passivement », de n'avoir aucune part à la définition des buts de l'entreprise, même si son unique *raison d'être* est pourtant de contribuer jour après jour à les atteindre ; de n'être jamais (pour recourir à une formulation analogue à celle du problème fondamental du marxisme) « propriétaire » des fins de la production, parce que ces fins ne le concernent pas. S'il en va ainsi pour lui et si, par conséquent, *il ne connaît pas*, n'a pas besoin de connaître ou ne doit pas connaître la fin de son activité, il n'a manifestement pas non plus besoin d'avoir *une conscience morale*. On peut donc dire que toute « action » approuvée, voire dictée par la conscience morale individuelle, a été suspendue dans l'entreprise et remplacée par le zèle du collaborateur neutre « à mi-chemin entre l'activité et la passivité ». S'il existe une « bonne conscience » dans l'entreprise, elle consiste paradoxalement en la satisfaction — ou même en la fierté — d'avoir réussi à déconnecter complètement sa propre conscience morale de son activité. L'ouvrier d'usine ou l'employé de bureau qui refuserait de continuer à collaborer à la bonne marche de l'entreprise en alléguant que ce qu'elle produit est en contradiction avec sa conscience morale ou avec une loi morale universelle, ou bien que l'utilisation de ce produit est immorale (du moins qu'elle peut l'être), celui-là passerait dans le meilleur des cas pour un fou et ne tarderait pas à subir en tout cas rapidement les conséquences d'un comportement aussi extravagant.

Tandis que le travail en tant que tel est considéré en toutes circonstances comme « moral », sa fin et son résultat sont considérés dans l'acte même du travail — c'est l'un des traits les plus funestes de notre époque — comme fondamentalement « neutres au regard de la morale ». Quel que soit le travail que l'on fait, le *produit de ce travail* reste toujours « par-delà le bien et le mal ». Toute caractérisation non nihiliste du produit du travail passe aujourd'hui pour un mensonge. En tout cas — et c'est là que culmine le caractère funeste de l'époque —, le travail lui-même n'a pas d'odeur. Il est psychologiquement inadmissible que le produit à la fabrication duquel on travaille, fût-il le plus répugnant, puisse contaminer le travail lui-même. Le produit et sa fabrication sont, moralement parlant, coupés l'un de l'autre. Le statut moral du produit (le statut des gaz toxiques ou celui de la bombe à hydrogène, par exemple) ne porte aucun ombrage à la moralité du travailleur qui participe à sa fabrication. Peu importe qu'il sache ou non ce qu'il fait, il n'a pas besoin d'une conscience morale pour le faire^[1]. Comme nous l'avons déjà dit, c'est l'« absence de conscience morale » qui règne dans l'entreprise.

L'entreprise est le lieu où l'on crée le type de l'homme « instrumentalisé et privé de conscience morale ». C'est là que naissent les conformistes. Il suffit qu'un représentant de ce type d'homme soit placé dans un autre domaine d'activité, dans une autre « entreprise », pour que soudain — sans pourtant se transformer du tout au tout — il devienne monstrueux ; pour qu'il nous remplisse soudain d'effroi ; pour que la suspension de sa conscience morale — qui était pourtant déjà un *fait accompli* — revête soudain l'aspect d'une pure absence de conscience morale, et la suspension de sa responsabilité celui d'une pure « moral insanity » [« démence morale »]. Tant que nous ne voyons pas

cela, nous ne voyons pas que l'entreprise actuelle est le creuset, le modèle de ce type de travail qui exige notre mise au pas, et nous restons incapables de comprendre la figure du conformiste contemporain et le cas particulier de ces hommes « entêtés » qui refusaient, dans les procès évoqués plus haut, de se repentir ou seulement d'accepter la responsabilité des crimes auxquels ils avaient effectivement « collaboré ».

Qu'on ne se méprenne pas. Rien n'est plus étranger à l'auteur que l'idée qu'il faille ici « comprendre pour pardonner » ; rien ne peut lui être plus étranger, puisqu'il ne doit lui-même qu'à un pur hasard de ne pas avoir été comme les siens victime de ces hommes. Ce qu'il veut montrer, c'est bien plutôt que ces crimes, ayant pour base l'« instrumentalisation » qui caractérise le mode de travail actuel, correspondent de la façon la plus étroite à l'essence de l'époque contemporaine. C'est ce qui les rend incomparablement plus effroyables et sinistres qu'on ne l'a dit à l'époque, quand on cherchait à les comprendre (dans les débats sur la « responsabilité collective », par exemple) ; d'autant plus effroyables et sinistres que leur condition préalable — le mode de travail actuel, précisément — n'a pas disparu et existe toujours aujourd'hui comme hier, ici comme partout ailleurs ; d'autant plus effroyables et sinistres que nous ne savons plus où chercher un éventuel remède ; d'autant plus effroyables et sinistres enfin que nous sommes incapables de nous représenter un mode de production et de travail qui s'écarte du mode partout dominant^[2]. C'est pourquoi nous tenons pour une pure automystification le fait de ne voir dans ces crimes que des « événements erratiques » qui n'ont eu lieu qu'une fois, exceptionnellement, et dont rien ne peut laisser croire qu'ils se répéteront. L'« instrumentalisation » et le conformisme dominant aujourd'hui plus que jamais, on ne voit pas ce qui pourrait s'opposer à ce que l'horreur se répète et on ne voit pas non plus pourquoi un Erostrate à qui, un beau jour, il passerait par la tête de commettre un « génocide » ou tout autre crime du même genre devrait douter ne serait-ce qu'un instant de la ferme collaboration de ses contemporains. Il peut dormir tranquille. Ils ne le laisseront pas tomber et rejoindront même leurs postes par essaims motorisés.

-
1. Le collaborateur dont l'âme s'inquiète d'avoir collaboré est un phénomène tout à fait nouveau, une figure qui n'existait pas avant la production de la bombe atomique. Un tel type d'homme ne peut pas se développer du jour au lendemain. L'affaire Oppenheimer prouve que (tout particulièrement pendant les périodes de conformisme extrême) l'homme torturé par ses scrupules arrive encore à avoir des scrupules d'avoir eu des scrupules parce qu'il les considère — d'une façon moralement contestable — comme des sentiments qu'il n'aurait pas réussi à mettre au pas. Mais de tels scrupules sont encore aujourd'hui exceptionnels. L'axiome premier reste celui qui dit que le travail n'a pas d'odeur, qu'aucun travail ne saurait être moralement discrédité par sa finalité. Cet axiome n'est pas seulement funeste parce qu'il confère au crime le plus effroyable un air d'innocence, mais aussi parce qu'il n'est que pur nihilisme : en effet, si la plus grande partie des activités humaines — et le travail en constitue la plus grande partie — est d'emblée soustraite aux jugements moraux, cela conduit inévitablement à la domination effective du

nihilisme. (N.d.A.) ↑

2. L'automatisation est, à l'inverse, le remplacement définitif de la conscience morale par le souci du bon fonctionnement mécanique. (N.d.A.) ↑